

Chapitre II

François à l'école des Salésiens

Une invitation de Don Bosco

Les graines semées dans cette terre fertile fructifièrent grâce aux Salésiens de Don Bosco. A la fin de l'école primaire, ses parents consultèrent un oncle qui était prêtre dans une paroisse voisine, afin de décider ce qu'il fallait faire de leur garçon. Comme c'étaient les vacances, François était allé passer quelques jours chez cet oncle et il se trouva justement que le Père Mansard, recteur du pensionnat salésien de Coat an Doc'h, était venu voir cet oncle, qui était son ami. Il recherchait des jeunes susceptibles de devenir plus tard des Salésiens.

« Y aurait-il, dans votre paroisse, des jeunes gens courageux qui seraient tentés par la vie religieuse ? » lui demanda-t-il.

Après avoir réfléchi quelques instants, l'oncle répondit :

« Oui, il y a mon neveu François. C'est un garçon intelligent. A vrai dire, il faut savoir comment le prendre ! Tiens, le voilà, s'exclama-t-il, comme François arrivait justement.

- Bonjour, François, comment vas-tu ? Que fais-tu ici ? demanda le père Mansard, en souriant.

« Je suis en vacances chez mon oncle.

- ça te plairait de passer un week-end chez moi, à l'école salésienne de Coat an Doc'h ?

- Eh bien, pourquoi pas ? » déclara François, toujours prêt pour une nouvelle aventure.

Les dés étaient jetés. François trouva que les Salésiens étaient des gens de bonne compagnie. Il aimait l'esprit qui régnait chez eux.

« C'est ici que j'irai faire mes études », l'an prochain, déclara-t-il. Son oncle appréciait beaucoup les salésiens et il conseilla aux parents de François d'envoyer leur fils en pension chez eux.

Le pensionnat de Coat an Doc'h

François entra donc comme interne chez les Salésiens de Coat an Doc'h, à environ vingt-cinq kilomètres de son village natal. Ses parents tenaient Don Bosco en grande estime et ils souhaitaient placer leur fils bien-aimé sous sa gouverne. Et ils firent le bon choix. Le

père Mansard, le recteur de l'école, était un sexagénaire plein de bienveillance, ainsi que se le rappelle François. Il était doté de l'esprit pastoral de Don Bosco et aimait ses élèves. François resta dans ce pensionnat de la sixième à la troisième. Les surveillants étaient davantage des frères que des gardiens. Il y avait aussi de merveilleux professeurs. Aujourd'hui encore, François en parle encore avec une grande admiration. Toutefois, la vie n'était pas facile. C'était la guerre. La nourriture était rationnée, en particulier la viande, que les enfants appréciaient particulièrement. La peur des bombardements et des raids aériens alourdissait l'atmosphère. Les supérieurs s'inquiétaient toujours pour la sécurité de leurs pensionnaires et ils s'efforçaient de les nourrir correctement, dans la mesure du possible. Ils faisaient appel pour cela à des bienfaiteurs de la région.

Des garçons espiègles et des professeurs bienveillants

De cette période de sa vie, le père François a gardé le souvenir de quelques anecdotes amusantes. Un soir, alors qu'il était en sixième et que tout le monde était dans le réfectoire et tentait d'assouvir sa faim avec ce qu'il y avait à manger, toutes les lampes s'éteignirent. C'était fréquent pendant la guerre. Quand la lumière se ralluma, François s'aperçut que son voisin avait planté son couteau dans la table, tout près de sa main, qu'il aurait donc pu entailler. Mais ce n'était pas par méchanceté ; il voulait juste lui chiper un morceau de viande dans son assiette et il avait raté son but. A l'époque, François n'avait pas trouvé ça drôle du tout.

Un autre incident est resté gravé dans sa mémoire. Même si on mangeait bien au pensionnat, les enfants ne pouvaient s'empêcher de chaparder des choses à boire ou à manger. Un jour que François et un camarade traversaient la cuisine, alors qu'ils apportaient des pots de fleurs dans l'église, pour la fête du Corpus Christi, ils trébuchèrent par mégarde sur une bouteille de cidre qu'ils décidèrent d'emporter en douce dans la salle de catéchisme, afin de la boire entre amis, dans le silence de la nuit. Ils dissimulèrent la bouteille dans la brouette, parmi les pots de fleurs, et emmenèrent le tout dans l'église. Malheureusement, la brouette heurta une bosse et la bouteille tomba et se brisa à grands fracas, ce qui trahit les petits voleurs.

C'était là un péché impardonnable aux yeux du surveillant (le frère de service).

Un rapport précis et détaillé fut remis au recteur. Il fit venir François, le principal accusé, et l'admonesta, tout en souriant dans sa barbe. Il lui dit que c'était une faute grave et qu'il allait falloir que ses parents viennent fournir des explications sur l'inconduite de leur fils.

Les parents arrivèrent, sans savoir de quoi il s'agissait. François se disait que c'en était fait de lui et qu'on allait le ramener à la maison. Sa mère, qui redoutait le pire, faillit fondre en larmes. Le recteur les reçut dans son bureau et eut avec eux une conversation longue et amicale, sans faire la moindre allusion au méfait de leur enfant. Ils repartirent chez eux en se demandant bien pourquoi on les avait fait venir.

Le recteur tapota l'enfant dans le dos et lui dit avec un sourire affectueux : « La prochaine fois que tu voudras boire un coup, viens me voir ! » Et l'affaire fut réglée. Très tôt dans la vie, François apprit qu'une bonté aimante et l'attention portée à chacun, dans une atmosphère familiale, étaient les éléments clé de la méthode d'éducation préventive des Salésiens. Toute sa vie, il allait la mettre en pratique avec les jeunes Indiens, pour qui il était un père clément et toujours présent.

L'amour de la nature et du travail

François était un élève brillant. Ils étaient toujours trois ou quatre qui rivalisaient pour être le premier de la classe. Il était l'un d'eux. Mais sa vie n'était pas consacrée uniquement à l'étude. Il s'intéressait à des activités extra scolaires et acquit de nombreux savoir-faire. Durant ses courtes vacances, il parcourait à pied les vingt-cinq kilomètres qui le séparaient de la maison paternelle. Ces randonnées à travers de magnifiques paysages et des prairies verdoyantes enthousiasmaient l'âme et l'esprit de cet enfant de la nature. Il était fondamentalement un fils de paysan et la nature lui inspirait l'idée de Dieu. A son arrivée, quand son père et sa mère l'étreignaient affectueusement, il se croyait au paradis.

Au cours de ces années, il rentrait chez lui tous les trimestres et devenait alors un membre à part entière de cette famille de paysans. Il travaillait à la ferme comme les autres sans se défilier sous prétexte qu'il avait des devoirs à faire ou des livres à lire. Ce travail là, il l'avait déjà fait au pensionnat. Jamais il ne rechignait à la besogne. C'était un jardinier accompli. Il se mêlait spontanément aux ouvriers agricoles, les traitait en égaux et témoignait du respect à ses aînés. Il ne s'estimait pas supérieur à eux, uniquement

parce que son père leur donnait du travail. Il avait conscience de la situation que causaient la pauvreté et la pénurie. Sa capacité innée de se mettre à la place des travailleurs se renforça en travaillant aux champs avec eux.